



Matthieu Gafsou, *Ciel*, 2019, impression pigmentaire encadrée, 40x50 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



Matthieu Gafsou, *Glacier II*, 2020, impression pigmentaire encadrée, 30x37.5 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris

SOMMAIRE

FOCUS	Matthieu Gafsou, <i>Vivants</i> (2018-2022)	3
EXPOSITIONS	Jung Lee, Nicole Hametner, Tara Ulmann, Edgar Martins	12
INTERVIEW – FESTIVAL	Sarah Girard, directrice des Journées photographiques de Bienne	44

Photo-Theoria – Magazine dédié à la photographie contemporaine

Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Dans ce dernier numéro du magazine Photo-Theoria nous vous proposons cinq portfolios de photographes contemporain-e-s exposé-e-s cet hiver 2021-2022 et dont nous avons apprécié la démarche artistique, ainsi qu'un entretien approfondi avec Sarah Girard, directrice des Journées photographiques de Bienne, qui nous présente les nombreuses réflexions qui nourrissent son travail et l'élaboration de chaque édition du festival.

Photo-Theoria est à la fois un site d'actualités sur la photographie contemporaine, un magazine publié de 2015 à 2022 et une plateforme pédagogique en ligne dès 2011. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l' AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Dès 1997, elle enseigne à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV) l'histoire de la photographie, la photographie contemporaine, l'analyse de l'image et les bases du marché de l'art.



Matthieu Gafsou, *Feu I*, 2019, impression pigmentaire contrecollée sur aluminium et encadrée, 100x120 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris

FOCUS

Matthieu Gafsou. *Vivants* (2018-2022)

Le projet *Vivants* de Matthieu Gafsou a été exposé à la Galerie C, Paris (9.11.– 4.12.2021) et il sera présenté en 2022 dans le cadre d'une rétrospective consacrée au photographe par le Musée de Pully (16.09. – 11.12.2022). Une publication éponyme est également prévue.

Né d'un père juif franco-tunisien et d'une mère suisse, Matthieu Gafsou (1981, FR / CH) a grandi à Lausanne, où il vit. Après un Master à l'Université de Lausanne en histoire et esthétique du cinéma, philosophie et littérature (2000-2006), il est diplômé de la formation supérieure en photographie de l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV, 2006-2008). Dès son projet de diplôme, *Surfaces*, il est reconnu internationalement grâce au Prix HSBC pour la photographie (2009). Ses principaux projets ont été publiés sous forme de monographies : *H+* (2018), *Only God Can Judge Me* (2014), *Sacré* (2012), *Alpes* (2012) et *Surfaces* (2009).

La Galerie C est une galerie d'art contemporain créée par Christian Egger à Neuchâtel en 2011. Elle a ouvert un espace à Paris en septembre 2020, sous la direction de Tom Masson. Situé dans le Marais, important quartier artistique de la capitale, cet espace d'environ 50 m² a été conçu comme un *project space*. Celui-ci permet ainsi à la Galerie C " de penser à de nouvelles modalités de présentation de ses artistes, mais aussi de programmer des expositions résonnant avec les événements de l'espace helvétique, les foires d'art contemporain et les expositions institutionnelles des artistes représenté-e-s. " (galeriec.ch)



Matthieu Gafsou, *Serre*, 2019, impression pigmentaire encadrée, 30x37.5 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris

Face à l'anxiété contemporaine provoquée par la problématique de l'anthropocène et les risques d'effondrements environnementaux et sociétaux, le photographe Matthieu Gafsou propose un projet sensible qui réinscrit l'humain au cœur du vivant. Dans la continuité de ses projets précédents centrés sur la dualité entre nature et culture, mêlant les approches documentaire et plasticienne, l'artiste opte ici pour une démarche plus poétique et intime. Le projet *Vivants* se présente comme un essai visuel articulant librement quatre axes de recherches thématiques.

Premier thème du projet *Vivants* lancé en 2018 : l'inquiétude face aux crises contemporaines telles que le dérèglement climatique, notamment illustré par la vue d'un glacier dont la fonte est inexorable, image qui rappelle la série *Alpes* (2009-2012) du photographe. Ce dernier n'hésite pas à expérimenter d'autres approches. En faisant appel au gros plan, physiquement en contact direct avec les végétaux, il nous plonge au cœur des plantes qui semblent étouffer, enfermées dans une serre.

Comme un contre-point à cette première partie, le second axe de recherches montre la colère, la révolte et, parfois, l'absurdité de l'actualité. On pense aux nombreuses images véhiculées par les médias mais, chez Matthieu Gafsou, le choix du noir et blanc, l'aspect figé des personnes qui évoque une mise en scène, la netteté même des moindres détails, tendent à conférer un côté artificiel voire irréel à ses photographies.

Quelques portraits des fils du photographe suggèrent que celui-ci s'interroge sur leur avenir et, malgré la noirceur de certaines images de ses enfants, qu'il tente de répondre à l'angoisse par une volonté de la dépasser. Le troisième axe thématique montre avec douceur et tendresse un univers plus onirique, sensuel et poétique : vivre, malgré tout. L'artiste exprimerait-il ainsi l'importance d'échapper à l'antagonisme entre nature et humain ultra-connecté pour envisager une certaine harmonie au sein du vivant ?



Matthieu Gafsou, *Colère I*, 2019, impression pigmentaire encadrée, 30x37.5 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris

La dernière thématique propose pourtant un constat non idéalisé de l'état de la planète. Après avoir réalisé des prises de vue en Suisse, en France, en Chine, en Irlande du Nord ou sur l'île de la Réunion, entre autres, le photographe souhaite donner à sa série *Vivants* une dimension universelle. Toutefois, il déconstruit en quelque sorte la dimension documentaire de certaines photographies en appliquant du pétrole brut sur les impressions pigmentaires, ce qui provoque une étrange modification des couleurs et permet d'exprimer le malaise de notre situation actuelle.

Selon moi, l'image *Feu I* exprime extrêmement bien l'ambiguïté de notre relation à la nature. En faisant flamber du pétrole sur l'eau, Matthieu Gafsou produit un fascinant paysage qui évoque l'esthétique sublime chère aux peintres romantiques. Avec sincérité, l'artiste nous invite à modifier nos représentations du monde vivant.

Nassim Daghighian

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 7.12.2021 : www.9lives-magazine.com



Matthieu Gafsou, *Fils I*, 2020, impression pigmentaire encadrée, 72x90 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



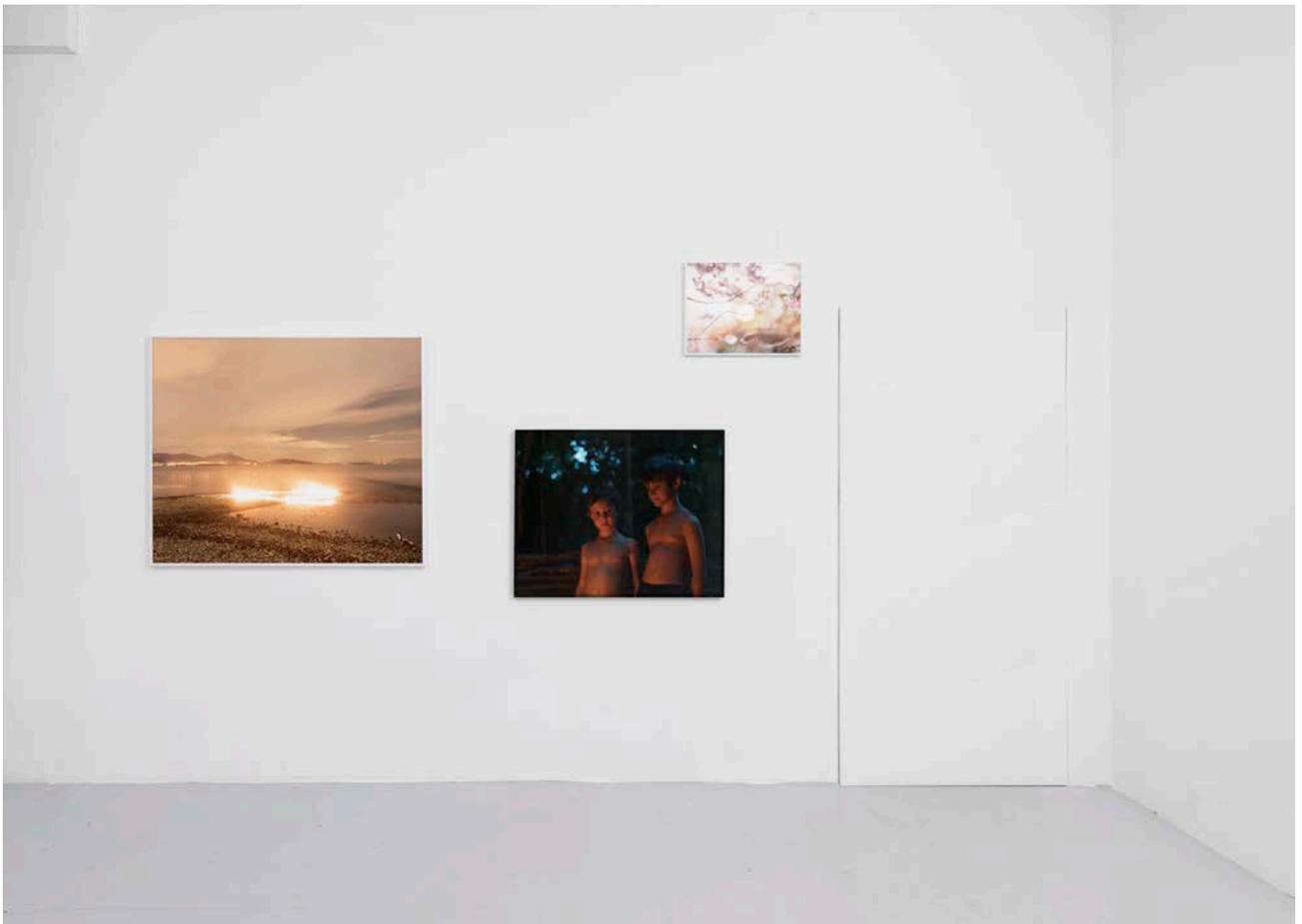
Matthieu Gafsou, *Pétrole I*, 2020, impression pigmentaire encadrée, 100x120 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



Matthieu Gafsou, *Fils II*, 2020, impression pigmentaire encadrée, 30x24 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



Matthieu Gafsou, *Corbeau 1*, 2021, impression pigmentaire encadrée, 40x50 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



Matthieu Gafsou, *Vivants*, 2018-2022. Vue d'exposition, Galerie C, Paris, novembre 2021 ; photo (détail) : © Aurélien Mole



Matthieu Gafsou, *Vivants*, 2018-2022. Vue d'exposition, Galerie C, Paris, novembre 2021 ; photo (détail) : © Aurélien Mole



Jung Lee, *I Am Lost In You*, 2017, épreuve chromogène, montage Diasac, 160x200 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich

EXPOSITIONS

Jung Lee

Jung Lee est exposée à la Christophe Guye Galerie, Zurich, Suisse (25.11.2021 – 5.3.2022).

Jung Lee (1972, Corée du Sud) a obtenu un bachelors en journalisme et communication de masse à l'Université Kyung Hee, Séoul, en 1996. Par la suite, elle a étudié en Grande-Bretagne et obtenu un Bachelor en photographie au Kent Institute of Art & Design en 2002 puis un Master en photographie au Royal College of Art, Londres, en 2005.

La Christophe Guye Galerie est une galerie d'art contemporain d'envergure internationale spécialisée dans la photographie. Elle représente essentiellement des artistes à mi-carrière et consacrés qui abordent le médium photographique dans le contexte plus large des pratiques artistiques actuelles, notamment les démarches post-conceptuelles. Christophe Guye a créé sa première galerie en 2006 à Los Angeles puis a déménagé à Zurich en 2010. Sa galerie est présente chaque année à Paris Photo dès 2012 et elle participe également à d'autres foires telles que Photo London, Photofairs Shanghai ou Unseen Amsterdam.
christopheguye.com



Jung Lee, *You Are In My Heart*, 2020, épreuve chromogène, montage Diasac, 136x170 cm, , éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich

Depuis plus de dix ans, l'artiste coréenne Jung Lee fait dialoguer langage, émotions et images en associant la lumière artificielle du néon au paysage naturel. Elle choisit des lieux déserts et peu éclairés pour créer des installations lumineuses éphémères, ce qui produit un effet de contraste marqué dans ses photographies. Les mots ou les phrases écrits en néon sont souvent des expressions stéréotypées de sentiments tels que l'amour ou la haine. Malgré l'insuffisance du langage à transmettre ses pensées et ses émotions, Jung Lee trouve dans le paysage un moyen d'exprimer ses désirs latents et son imaginaire.

Lorsque Jung Lee quitte son pays il y a vingt ans pour étudier la photographie en Grande-Bretagne, elle est confrontée à d'autres usages culturels, ce qui éveille en elle un intérêt marqué pour le langage, en particulier l'Anglais. Elle perçoit ainsi plus clairement combien il est difficile d'exprimer avec des mots des ressentis plus intimes. Elle collectionne et s'approprie diverses expressions, souvent communes, des émotions qu'elle trouve au cinéma, à la télévision, sur internet, mais aussi dans la littérature et la poésie. Le néon lui apparaît alors comme un médium artistique approprié lorsqu'elle perçoit la solitude et le vide sous-jacents aux signes de néon brillant dans la nuit des espaces urbains.



Jung Lee, *Promise Me*, 2018, épreuve chromogène, montage Diasac, 160x200 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich

Dans son exposition à la Christophe Guye Galerie, l'artiste présente des œuvres récentes (des héliogravures monochromes) ainsi que des photographies de sa série *Aporia* (l'aporie est une contradiction insoluble, une situation sans issue). Cette série débutée en 2010 s'inspire entre autres de l'essai de Roland Barthes, " Fragments d'un discours amoureux " (1977) pour évoquer le dilemme vécu par une personne qui tombe amoureuse mais aussi la solitude et la tristesse omniprésentes dans notre société contemporaine.

Par-delà la banalité des mots, la rencontre poétique de l'écriture lumineuse et de la nature invitent à la rêverie et, comme l'énonce l'artiste, suscite chez la spectatrice ou le spectateur " l'envie de dialoguer avec sa voix intérieure ".

Nassim Daghighian

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 10.12.2021 : www.9lives-magazine.com



Jung Lee, *I Love You With All My Heart #2*, 2020, épreuve chromogène, montage Diasac, 160x200 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich

« If my English had been perfect and good enough to fully express myself, I would never have been interested in language as a subject. My art stems from these combined experiences: as a foreign art student, a stranger in London, and also an observer of English language. [...]

I see myself as a person on the borderline. I believe that feeling out of place is helpful for my art. »

Jung Lee *

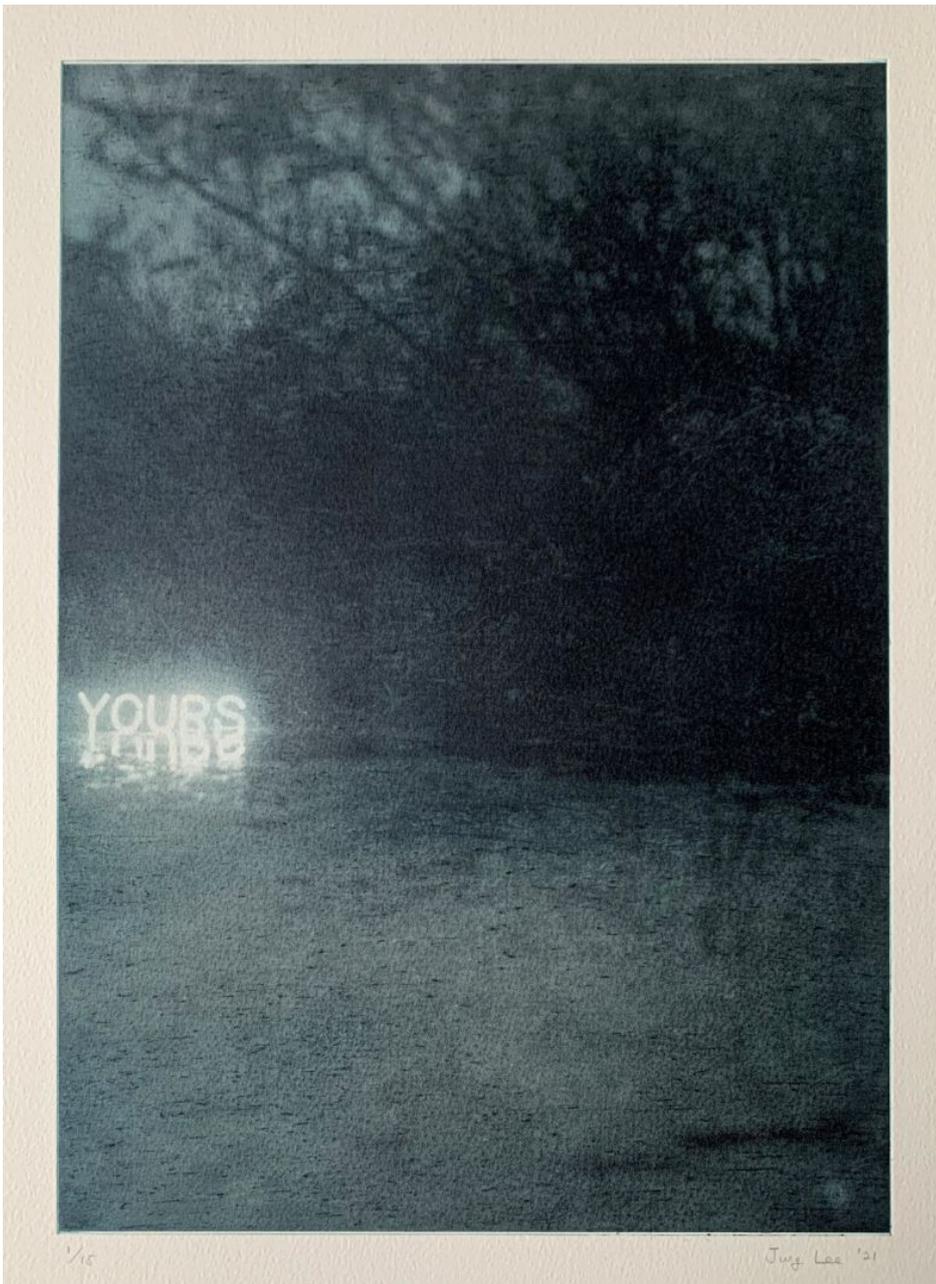
« Je m'intéresse justement à explorer les concepts de manque et d'inassouvissement. Je prends du plaisir à déceler l'imperfection ou l'inachevé d'un objet auquel j'accroche mon récit. De cette manière, j'ai l'impression de trouver de la beauté cachée dans ces objets. Mais malgré la narrativité qui s'en dégage, mon travail sert moins à délivrer un message qu'à susciter chez le spectateur, l'envie de dialoguer avec sa voix intérieure. »

« Ce n'est pas ce que je vois mais ce que j'imagine. Je passe mon temps à observer les gens et j'espère parvenir à refléter le sens profond de la vie à travers mon travail. Malgré le fait que mes œuvres ressemblent à des paysages, mon travail est profondément humain. »

Jung Lee **

* Jung Lee citée par Veerle Devos, " Jung Lee: dwelling with neon light ", *DAMN*, n°79, mars 2018 : damnmagazine.net

** Jung Lee citée par Sarah Roselle Khan, " L'artiste Jung Lee fait des œuvres d'art avec vos secrets les mieux gardés ", thefifthsense.i-d.co, 27.6.2017 : thefifthsense.i-d.co/



Jung Lee, *Yours (Blue)*, 2021, photogravure polymère (héliogravure d'après une plaque photopolymère), 42x29.5 cm, éd. 15 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich



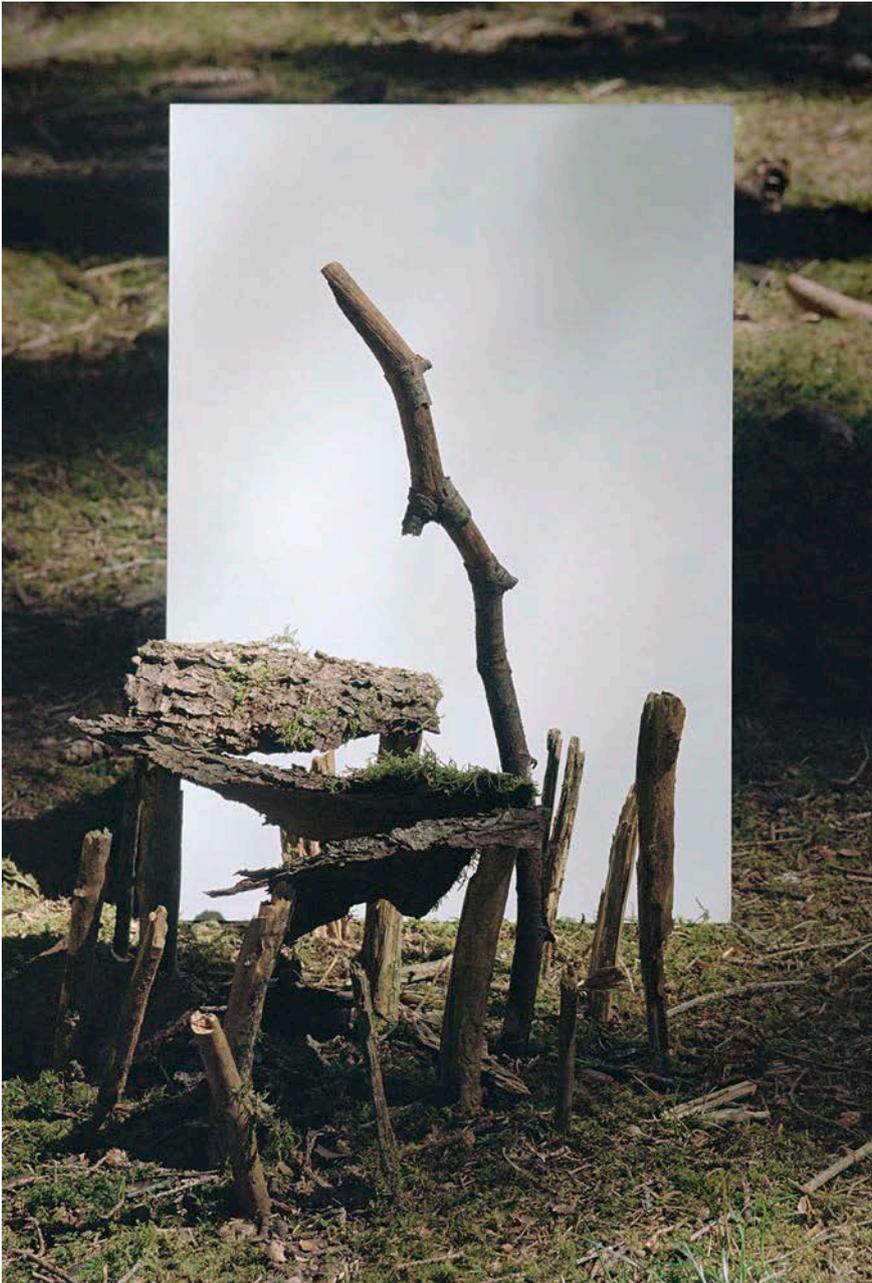
Jung Lee, You #2, 2019, épreuve chromogène, montage Diasec, 185x148 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich



Jung Lee, *You, You, You.....*, 2010, épreuve chromogène, montage Diasec, 125x100 cm, éd. 5 + 2 AP. Vue de l'exposition de Jung Lee à la Christophe Guye Galerie, novembre 2021. Courtoisie de la Christophe Guye Galerie, Zurich



Jung Lee, *The End #2*, 2020, épreuve chromogène, montage Diasac, 160x200 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich



Nicole Hametner, de la série *Archetypes and the construction of an image*, 2021, impression pigmentaire sur papier Awagami, 404x274 cm. Courtoisie de l'artiste

Nicole Hametner. Archetypes and the construction of an image (2020-2021)

Le projet de Nicole Hametner, *Archetypes and the construction of an image*, 2020-2021, est présenté à Berne dans le cadre de l'exposition collective : *Shared Spaces in Change* au Kornhausforum Bern (19.11.2021 – 30.1.2022).

Nicole Hametner (1981, AT/CH) a étudié la photographie à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV, 2004-2008) où elle a obtenu le CFC puis le diplôme de la formation supérieure. Elle est également diplômée du Piet Zwart Institute de Rotterdam où elle a obtenu un Master en design (2014). Elle travaille comme photographe indépendante et enseigne la photographie à la HKB – Hochschule der Künste Bern. Ses projets personnels ont été régulièrement exposés et publiés en Europe depuis 2007.

Créé en 1998, le Kornhausforum est un centre d'art associatif logé dans un ancien entrepôt de blé, au cœur de la vieille ville de Berne. Depuis 2008, sa ligne artistique est centrée sur l'espace urbain à la croisée des histoires privées et publiques, du présent et de l'avenir. Ses activités sont principalement liées aux domaines du design, de l'architecture et de la photographie. kornhausforum.ch



Nicole Hametner, de la série *Archetypes and the construction of an image*, 2020, impression pigmentaire sur papier Awagami, 252x171 cm. Courtoisie de l'artiste

Lors de promenades en forêt, Nicole Hametner découvre des constructions en bois : cabanes, petits prototypes réalisés par des enfants, terrains de jeux abandonnés et autres traces laissées par les humains. Elle est fascinée par ces formes primitives et fragiles, oscillant entre l'organique et la structure rigide, entre ordre et chaos. Ces motifs répétitifs renvoient l'artiste à son propre processus créatif et à sa réflexion sur l'émergence de toute image photographique. Ses pensées sont alors nourries par les bouts de bois trouvés par hasard et par les jeux de son imagination qui se rapprochent de l'univers visuel d'une enfant.

Le projet est né au printemps 2020 alors que Nicole Hametner, mère d'une fillette de 2 ans et photographe indépendante dans une situation professionnelle peu claire en raison du confinement, éprouve le besoin de trouver un espace de quiétude. Les constructions qu'elle découvre dans les bois lui suggèrent une libre association d'idées, naviguant entre représentation et abstraction pure. Sa série photographique part de l'image d'une ombre d'animal projetée sur un morceau de papier blanc. Les divers objets trouvés deviennent petit à petit des photographies mises en scène. Progressivement se développe l'idée de la maison comme archétype ou symbole primordial, mais aussi comme point d'origine de l'image photographique.



Nicole Hametner, de la série *Archetypes and the construction of an image*, 2020, impression pigmentaire sur papier Awagami, 252x171 cm. Courtoisie de l'artiste

Pour transmettre le fort impact des cabanes trouvées en forêt, la photographe expose de grandes impressions sur Awagami, un papier japonais (*washi*) à la texture riche, afin d'inviter les spectatrices et spectateurs à s'immerger dans les images, à les contempler et à réfléchir. L'artiste elle-même conçoit le processus photographique comme un dialogue constant entre ce que l'on voit, découvre et analyse, ce que l'on reconstruit sur la base d'une observation originale et ce que l'on tente d'exprimer en partant d'une idée abstraite et préexistante de l'image à réaliser.

Les cabanes ne sont que d'éphémères constructions dans le paysage sans cesse changeant. De même, les images sont pour Nicole Hametner comme des fragments qui émergent avant de disparaître lors du processus de création photographique.

Nassim Daghighian

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 9.12.2021 : www.9lives-magazine.com



Nicole Hametner, de la série *Archetypes and the construction of an image*, 2020, impression pigmentaire sur papier Awagami, 252x171 cm. Courtoisie de l'artiste

« Les scènes résonnaient toutes d'une certaine intemporalité et d'une certaine tranquillité, elles montraient des traces, faisaient référence à une absence et pourtant, elles racontaient des histoires sur des moments ludiques passés lors d'un après-midi ensoleillé. Les archétypes peuvent être considérés comme ma propre méthode de travail. C'est un dialogue constant entre ce que l'on trouve au cours du processus de photographie et une idée abstraite déjà préexistante d'une image. J'ai réalisé que, dans ce travail, mon principal intérêt ne réside pas dans la scène concrète devant l'appareil photo, mais plutôt dans le caractère métaphorique de son apparence : la construction et la décomposition, les signes d'un courant d'air et la forte présence d'une absence. »

Nicole Hametner *

* La citation de l'artiste est tirée du texte de l'exposition *Prix Photoforum 2020* mentionnée ci-dessous.

Voir aussi l'interview de Nicole Hametner à l'occasion de l'exposition collective *Prix Photoforum 2020* au Photoforum Pasquart, Bienne, 3.3. – 4.4.2021 (en anglais) : medium.com/flare-photoforum



Nicole Hametner, *Archetypes and the construction of an image*, 2020-2021. Vue de l'exposition collective *Shared Spaces in Change*, Kornhausforum Bern, novembre 2021 ; photo : © Nicole Hametner



Nicole Hametner, *Archetypes and the construction of an image*, 2020-2021. Vue de l'exposition collective *Shared Spaces in Change*, Kornhausforum Bern, novembre 2021 ; photo : © Nicole Hametner



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne

Tara Ulmann. Chère Liberté, éloge au Pardon (2020)

Tara Ulmann (1996, Genève) a obtenu un Bachelor en Photographie à l'ECAL – École cantonale d'art de Lausanne (2016-2020). Son projet de diplôme présenté sous forme de livre, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, a reçu le Prix Pierre Keller 2020 et le Prix Photoforum 2021.

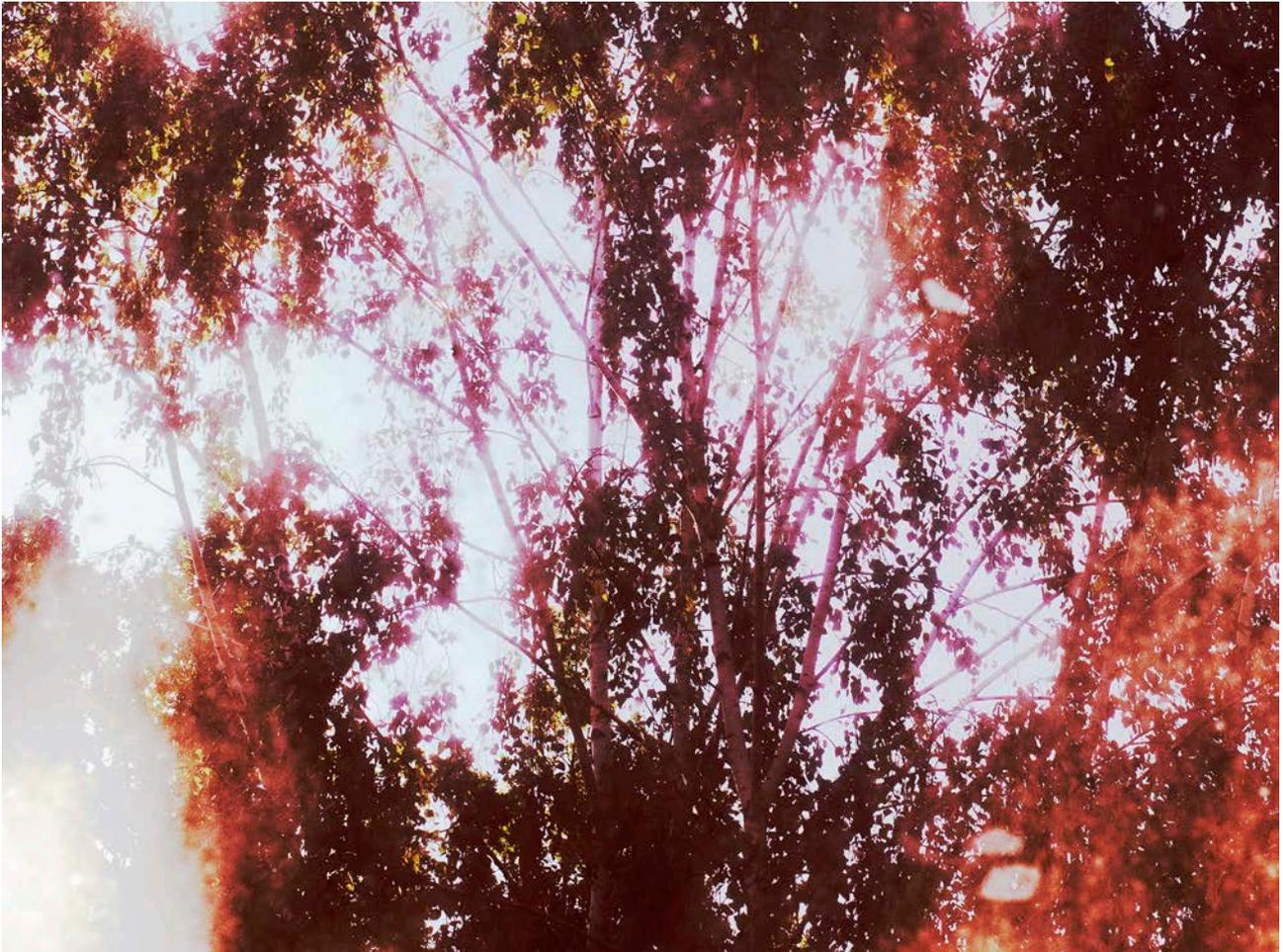
Son projet *Chère Liberté, éloge au Pardon* (2020) est présenté dans le cadre de *Prix Photoforum 2021* au Photoforum Pasquart à Bienne (5.12.2021–16.1.2022).

Le jury du Prix Photoforum 2021 a également décerné une mention spéciale à Marianne Maric pour son projet *Last dance in Valparaiso* et à Claudia Breitschmid pour sa vidéo *Entsammlung*.

Les artistes et photographes sélectionné-e-s pour l'exposition *Prix Photoforum 2021* sont : Jeremy Ayer, Laura Giana Binggeli, Claudia Breitschmid, Arunà Canevascini, Chalotte Favre, Corinne Futterlieb, Assaf Hinden, Ruben Hollinger, Ianne Kenfack, Pablo Lerma, Marianne Maric, Ronald Pizzoferrato, Tim Rod, Léonard Rossi, Tara Ulmann et Stephane Winter.

Le Photoforum Pasquart est un centre d'art associatif consacré à la photographie contemporaine. C'est l'une des principales institutions suisses favorables à la photographie émergente. Sa nouvelle directrice est Jana Johanna Haeckel, curatrice, auteure et enseignante spécialisée dans la photographie et les nouveaux médias.

Créé en 1993, le Prix Photoforum est un concours annuel doté d'un montant de CHF 5'000.-. Une quinzaine d'artistes et de photographes sont sélectionné-e-s pour l'exposition collective du Prix Photoforum (décembre-janvier) et sont par ailleurs invité-e-s à une journée de rencontres et d'échanges avec des intervenants du monde de l'art et de la photographie.
photoformupasquart.ch



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne

Tara Ulmann déconstruit son propre corps pour interroger nos représentations de la féminité. Par la performance et la mise en scène – d'elle-même comme de divers objets, – elle développe une réflexion sur les sens multiples de l'identité : intime, genrée, transculturelle ou transgénérationnelle. Mêlant images, poèmes et textes de l'artiste, son récit autobiographique fragmentaire édité sous forme de livre s'inspire de l'album de famille et de la forme du journal intime. Son projet va toutefois au-delà de la quête personnelle en permettant à chacun-e d'interroger ses images de la femme.

Tara Ulmann est lauréate du Prix Photoforum 2021 pour son projet *Chère Liberté, éloge au Pardon* (2020), présenté dans le cadre d'une exposition collective au Photoforum Pasquart à Bienne (Suisse). Ce projet, réalisé lors du confinement qui débuta en mars 2020, est parti d'une importante recherche dans les archives familiales de l'artiste. Se retrouvant seule dans sa chambre d'adolescente alors qu'elle a bientôt vingt-cinq ans, la photographe a exploré les pistes de son histoire personnelle partagée entre deux cultures. Sa propre naissance lui semble revêtir une dimension politique forte : en effet, sa mère est iranienne et musulmane alors que son père, suisse, est juif. Les différences religieuses et culturelles auraient pu rendre sa conception totalement improbable. C'est pourquoi, après avoir lu plusieurs textes de Paul B. Preciado lors de la création de son projet, elle perçoit le corps de la femme comme étant autant personnel que politique.

La figure maternelle joue un rôle particulièrement important dans les processus d'identification transgénérationnels d'une jeune femme. Tara Ulmann parle à la fois d'une mère lui ayant transmis des valeurs traditionnelles et de " la culture du combat, du viol et de ce que c'est que d'être une femme forte et indépendante " * qui lui a été imposée par la société occidentale. Encore tiraillée entre ces notions et la liberté de pouvoir être " qui elle a envie ", l'artiste a conscience des imbrications entre problématiques de genres et identités culturelles multiples. Elle développe sa réflexion à la fois sur son intimité, le passé de sa famille et l'avenir, face à la nécessité de pardonner malgré ses blessures pour aller de l'avant, voire même imaginer sa propre maternité.



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne

Bien que le point de départ de ce projet ait une forte dimension autobiographique, Tara Ulmann utilise l'auto-représentation plutôt que l'autoportrait. Pour que la performance identitaire puisse être plus libre et proche du jeu, elle emploie principalement un smartphone. Elle se met en scène, exagère les postures, se réfère aux stéréotypes tel que celui des odalisques, performe le genre par le maquillage ou le vêtement, fragmente son corps et s'en distancie afin de le montrer comme un simple objet pour mieux déconstruire les représentations occidentales de la beauté féminine. Par là, elle accomplit à la fois une quête identitaire intime, une recherche de liberté, et une réflexion plus large sur l'ambiguïté de notre regard sur les femmes.

Nassim Daghighian

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 6.12.2021 : www.9lives-magazine.com

*Ambre Oggier, " Le cœur ouvert tout en couleurs : entretien avec Tara Ulmann ", gootmag.ch, novembre 2020 : gootmag.ch
Autre interview de Tara Ulmann en ligne : supergluecollective.com



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne



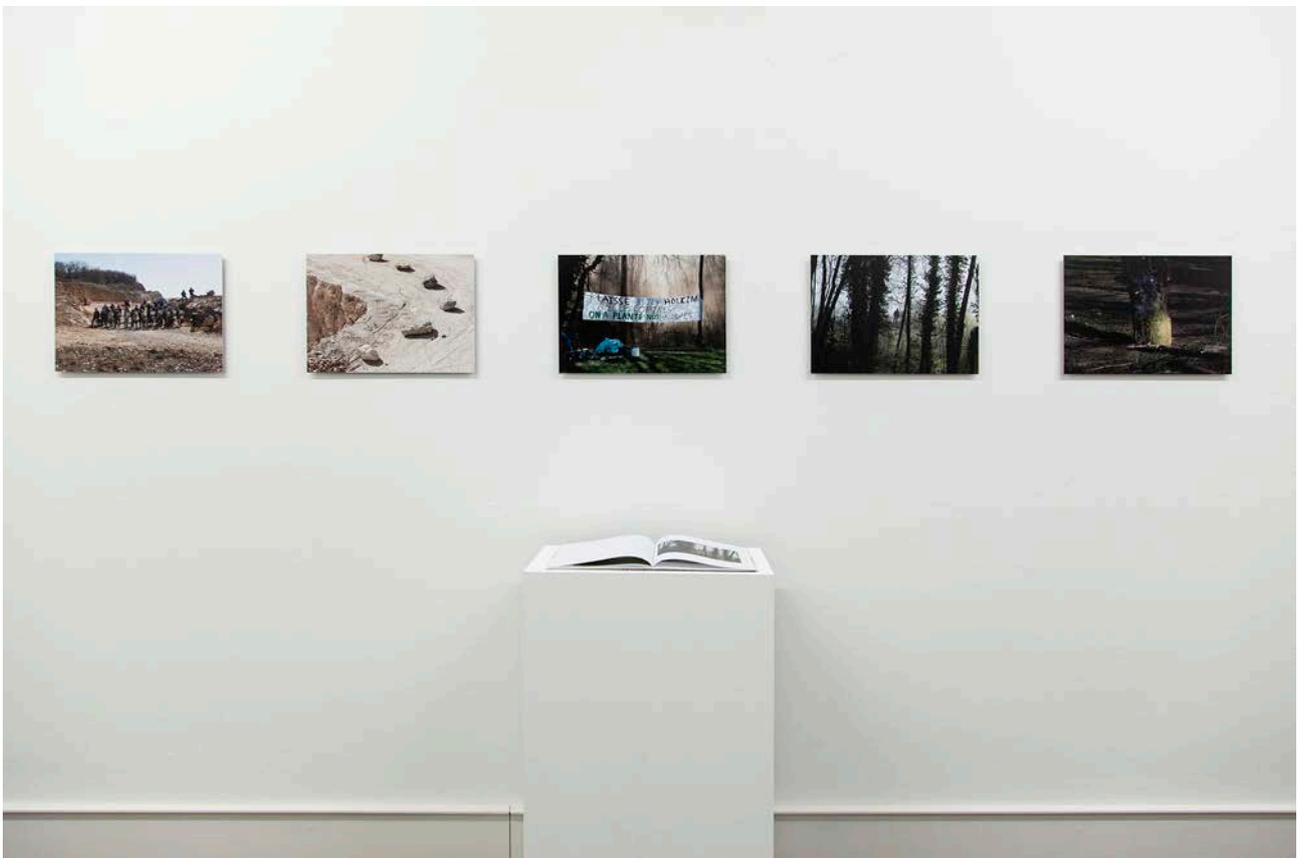
Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne



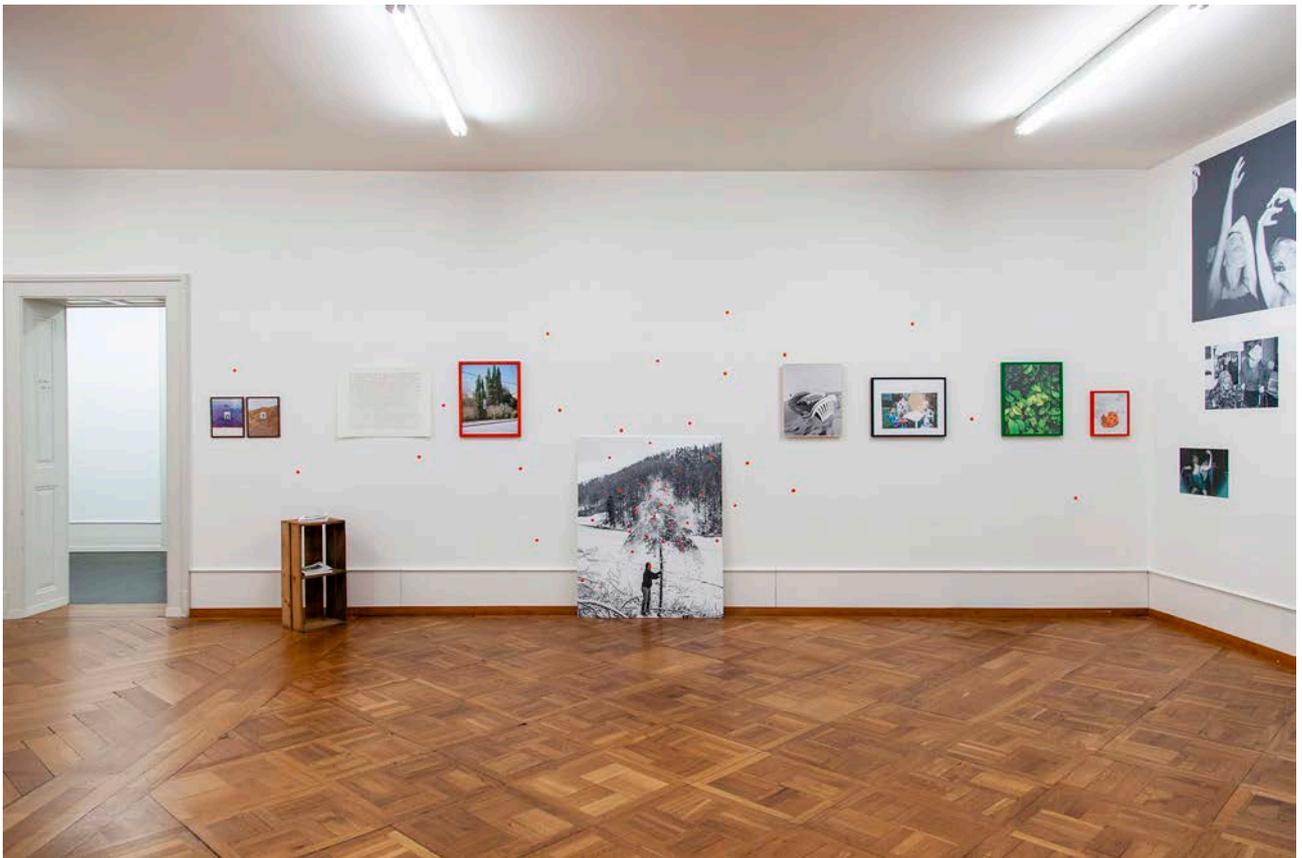
Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020, livre auto-édité. Courtoisie de l'artiste et de l'ECAL



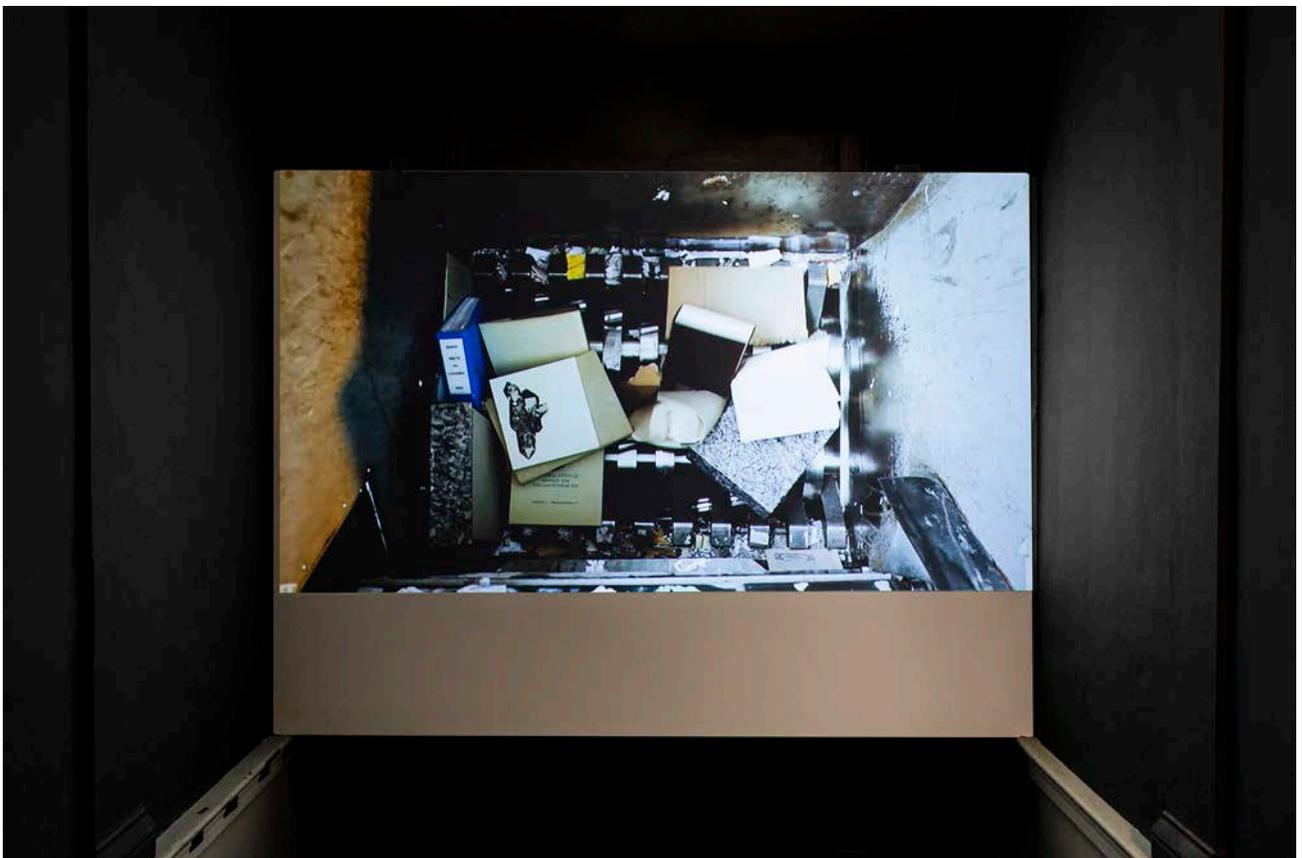
Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020 [Lauréate du Prix Photoforum 2021], vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Léonard Rossi, *Demain l'aube*, 2020-2021, vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



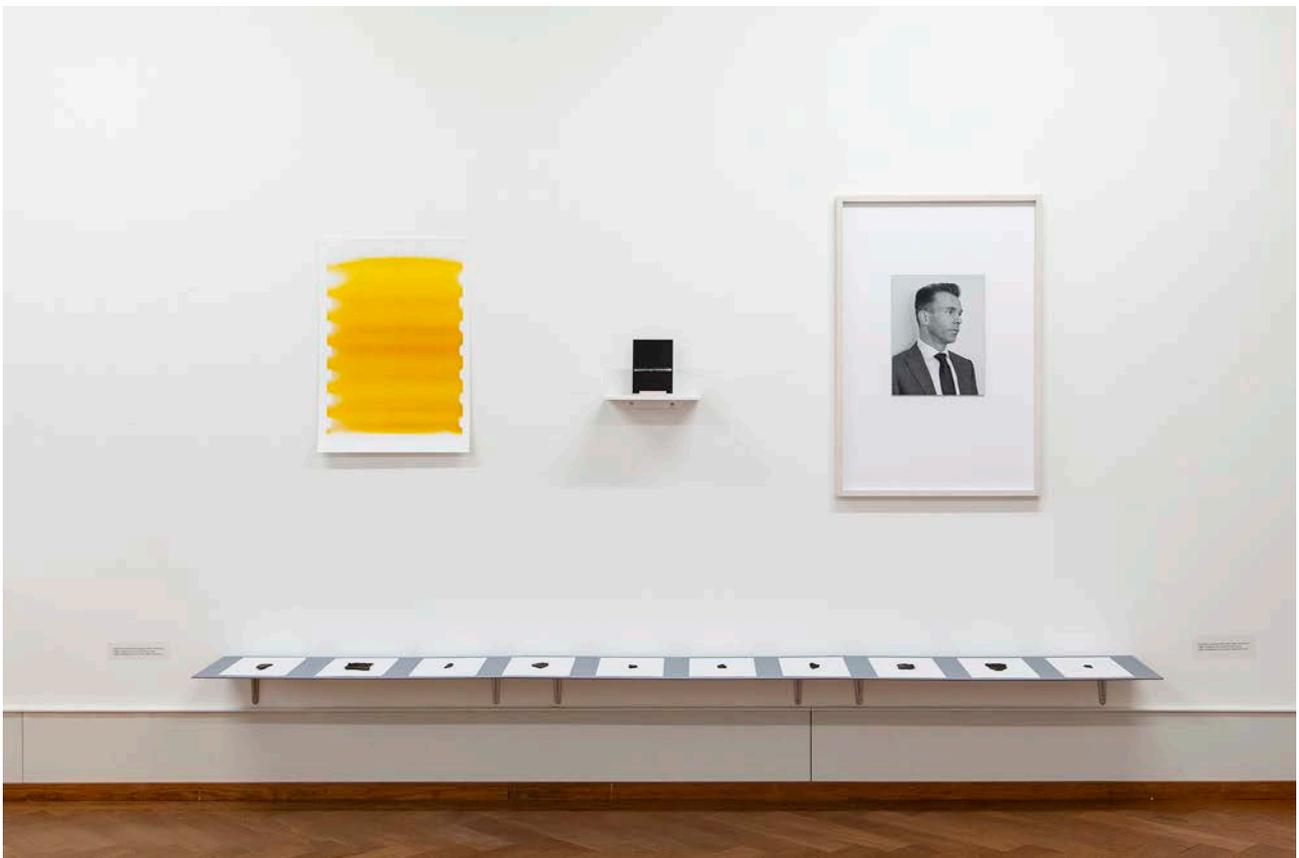
Tim Rod, *Don't forget the Knifish*, 2021, vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Claudia Breitschmid, *Entsammlung*, vidéo [Mention spéciale du Prix Photoforum 2021], vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Marianne Marić, *Last dance in Valparaíso*, 2019-2020 [Mention spéciale du Prix Photoforum 2021], vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Corinne Futterlieb, *Variations of transformation*, vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Edgar Martins, *POCA hanging over my head*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

Edgar Martins.

What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase

L'année passée, le CPG – Centre de la photographie Genève a exposé le projet d'Edgar Martins intitulé *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase* (15.09. – 12.12.2021 ; curatrice : Anna Iatsenko). Ce projet a été réalisé dans les prisons des West Midlands, dont celle de Birmingham, avec le soutien de GRAIN Projects. Une publication éponyme en deux volumes est parue aux éditions The Moth House, Bedford, 2020, avec un essai de Mark Durden.

Edgar Martins (1977, PT) vit à Bedford, Grande-Bretagne. Il est né à Évora mais a vécu sa jeunesse à Macao (Chine), dernier territoire d'outre-mer sous souveraineté portugaise jusqu'en 1999. Il se forme à la philosophie au Lycée de Macao (1996) avant de se rendre à Londres pour étudier la photographie. En 1997, il obtient un Bachelor à l'University of the Arts London, et en 2000, un Master en photographie et beaux-arts au Royal College of Art, Londres. Sa carrière internationale est lancée en 2006 avec son projet documentaire *The Diminishing Present*.

Fondé en 1984, le Centre de la photographie Genève a été dirigé pendant vingt ans par Joerg Bader, qui a su lui donner un rayonnement international à travers une programmation exigeante et engagée. Dès le mois de décembre 2021, la nouvelle directrice de ce centre d'art associatif est Danaé Panchaud, curatrice, muséologue, enseignante spécialisée en photographie et, de 2018 à 2021, directrice du Photoforum Pasquart à Bienne (Suisse).
centrefotogeneve.ch



Edgar Martins, *There's a shite stunk in the air – Dad's out on bail*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

Le projet d'Edgar Martins a pour ambition de traiter du concept philosophique de l'absence en partant du contexte social de l'incarcération. L'artiste a décidé de ne pas prendre d'images à l'intérieur des murs de la prison, notamment pour des raisons éthiques afin de respecter la sphère privée des détenu-e-s et de leurs proches. Le photographe souhaite éviter tout voyeurisme et rapports de force ; il craint de déformer, voire d'exploiter, l'image des prisonniers.

Se posent alors des questions en lien avec nos représentations, visuelles aussi bien que mentales : comment représenter ce qui ne peut être directement montré ? comment dépasser la dimension documentaire de la photographie ? quelle pourrait être notre relation aux dimensions fictionnelles et imaginatives de notre rapport au médium ? quelles sont les limites éthiques et esthétiques de la représentation lorsqu'on traite d'un sujet sensible ? Pour Edgar Martins, la photographie est un moyen dialectique de faire cohabiter révélation et obstruction, montré et caché, visible et invisible.

L'artiste aborde les détenus dans leurs relations sociales et intimes. Il se base sur leurs témoignages et ceux de leurs familles, récoltés pendant plus de trois ans dans les prisons des West Midlands (Grande-Bretagne), pour tenter de dépasser les stéréotypes courants sur le contexte carcéral : drogue, violence, criminalité et questions raciales. Son but est de repenser et de raconter sous une autre forme le thème de l'enfermement involontaire ainsi que ses répercussions sociales.

Un élément fort de la scénographie de l'exposition est la présence de plusieurs fac-similés du journal d'un détenu écrit spécialement pour le projet de l'artiste, qui lui a rendu visite pendant deux ans. Une amitié s'est créée entre Edgar Martins et ce détenu. Ensemble, ils ont édité le journal et l'artiste est intervenu visuellement, notamment en ajoutant des images.



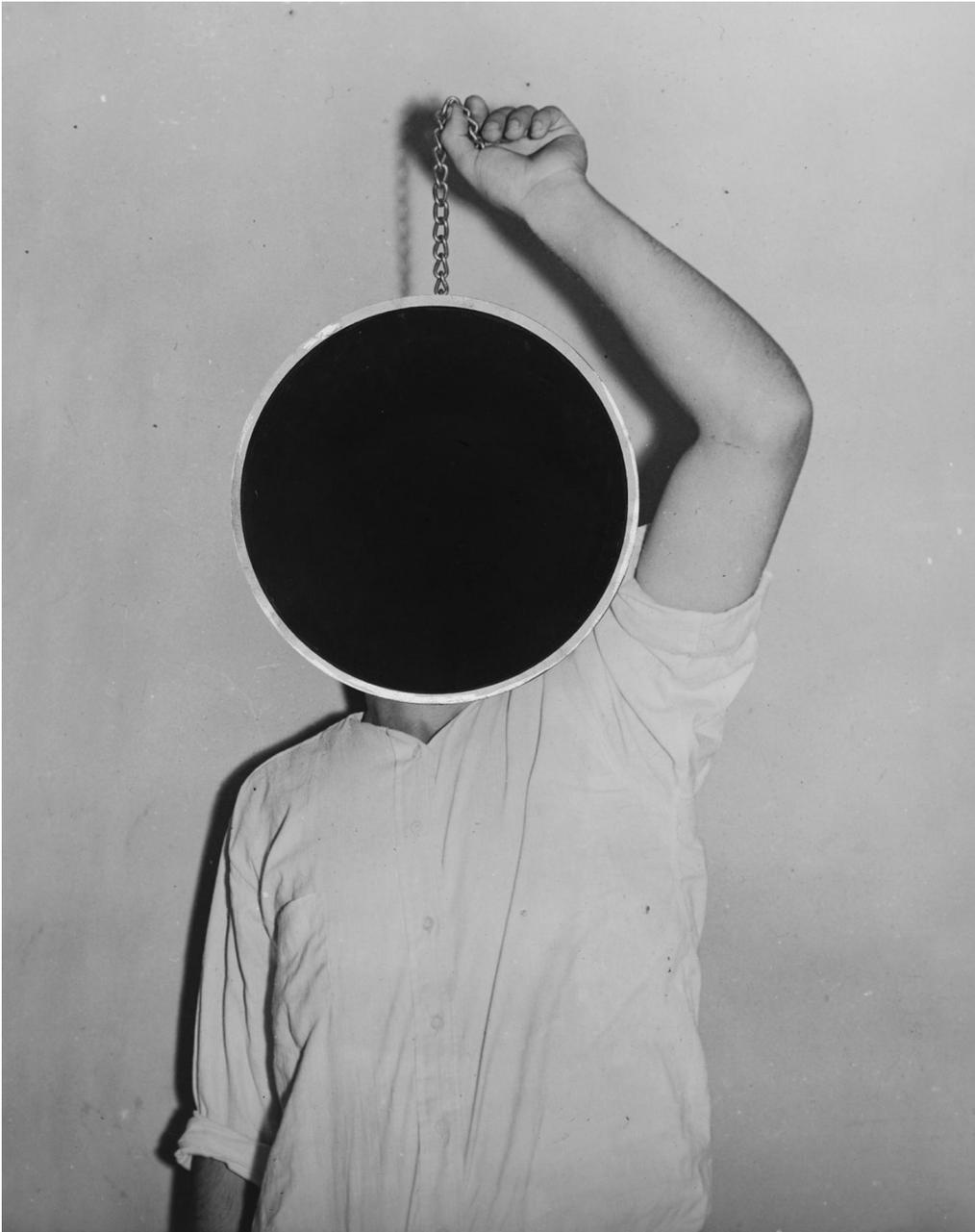
Edgar Martins, *Sky Blue*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

Au Centre de la photographie Genève, les photographies sont présentées dans des formats très variés, encadrées ou collées à même le mur, parfois en diptyque, en séquence ou dans de petites visionneuses démodées. Les objets et paysages se mêlent à des portraits et à des mises en scène de personnages interprétés par des acteurs. Souvent, les explications de l'artiste s'avèrent être un complément précieux pour comprendre les histoires vécues auxquelles renvoient les œuvres.

Alors que le journal du détenu ancre le thème de l'absence dans le réel, les images invitent les spectatrices et spectateurs à créer leurs propres récits. Chaque photographie est une suggestion, une évocation, une métaphore de l'expérience carcérale et de ses implications émotionnelles.

Nassim Daghighian

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 8.12.2021 : www.9lives-magazine.com



Edgar Martins, *Untitled*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

« Je rendais régulièrement visite aux détenus et à leurs familles en prison. Mais j'ai choisi très tôt de ne pas photographier à l'intérieur des murs de la prison. Comment alors représenter un sujet absent ou caché de la vue ? En d'autres termes, comment parler de prison sans photographier à l'intérieur d'une prison ? [...]

Mon projet explore les récits cachés plutôt que les vérités flagrantes. Il était important pour moi de tendre la main aux familles des détenus. Leurs histoires sont rarement racontées. [...]

J'ai toujours fait attention à ne pas exposer involontairement des personnes. L'une de mes priorités était aussi de les protéger. Il m'est apparu qu'ils étaient très vulnérables, en particulier les familles. [...]

La photographie est dans l'erreur lorsqu'elle tente de parler à la place des autres. Notre objectif en tant que créateurs d'images devrait être de faciliter les conditions qui permettent aux autres de parler d'eux-mêmes. »

Edgar Martins *



Edgar Martins, *Asylum Bridge*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

" Le bien nommé Asylum Bridge est situé sur le canal qui entoure la prison de Birmingham. Quand on le compare à la zone délabrée de Winson Green, où se trouve la prison, le canal est serein et pittoresque. Il est aussi une des voies empruntées par les familles et les détenus pour entrer et sortir de la prison et où, d'habitude, ils se disent au revoir ou regardent l'admission de leurs partenaires. " **



Edgar Martins, *No Man is an Island*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

" Au cours des trois années de gestation de ce projet, Edgar Martins a développé des relations étroites avec de nombreuses personnes et organisations à l'extérieur des murs de la prison, à savoir des organes de bienfaisance s'occupant de la santé mentale, des centres de jeunesse et des groupes de jeunes, ainsi que les proches des détenus.

Un jour, une des familles l'invite assister à une séance de psychanalyse offerte à l'un de leurs enfants. Cette clinique faisait partie d'un programme lancé par une organisation caritative locale travaillant dans le domaine de la santé mentale et soutenait les proches de prisonniers aux prises avec l'incarcération de leurs partenaires.

Cette œuvre est basée sur les observations de Edgar Martins lors d'une des séances de psychanalyse auxquelles il a assisté. L'oiseau représente le père de l'enfant (dans ses rêves), la fille qui mange l'oiseau représente la fille qui « s'approprie » la mémoire de son père. La bouche dans la littérature psychanalytique est souvent considérée comme un œil, donc « la bouche en tant qu'œil » fait référence à la fille qui construit une identité pour son père en son absence." **

* Edgar Martins cité par Julien Hory, " L'absence ", *Fisheye*, février 2021 : fisheyemagazine.fr

** Texte tiré du guide de l'exposition d'Edgar Martins, *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, au CPG – Centre de la photographie Genève, 15.9. – 12.12.2021

Pour en savoir plus : Edgar Martins présente l'exposition *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase* au Herbert Art Gallery & Museum, Jordan Well, Coventry, 15.1. – 18.4.2021 (11 min. 26) : youtu.be



Edgar Martins, *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Vue de l'exposition au Centre de la photographie Genève, septembre 2021 ; photos : © Edgar Martins



Edgar Martins, *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Vue de l'exposition au Centre de la photographie Genève, septembre 2021 ; photos : © Edgar Martins



**Journées photo-
graphiques
de Bienne
Bieler Fototage
Biel/Bienne
Festival
of Photography
7-30.5.2021**

Identité visuelle des Journées photographiques de Bienne 2021. Courtoisie Bieler Fototage

INTERVIEW

Sarah Girard, directrice des Journées photographiques de Bienne

" Crises identitaires, instabilités politiques, transitions écologiques, restructurations, les photographes et les projets exposés dans le cadre de la 24^{ème} édition des Journées photographiques de Bienne ouvrent des espaces de réflexion sur les enjeux de rupture qui préoccupent nos sociétés aujourd'hui.

À l'ère où nos systèmes politiques sont en crise, où les débats du vivre-ensemble s'enflamment, où des casserolades retentissent aux quatre coins du monde et les réseaux sociaux, tout en exerçant une force de rassemblement, nous isolent physiquement, le festival propose un face-à-face avec l'image contemporaine.

Questionner notre inconscient collectif et, dans un climat de rupture, peut-être retrouver une conscience collective sera l'enjeu de cette édition.

Car au fond, le *décisif* n'émerge-t-il pas de la brèche ou de la fêlure ? "

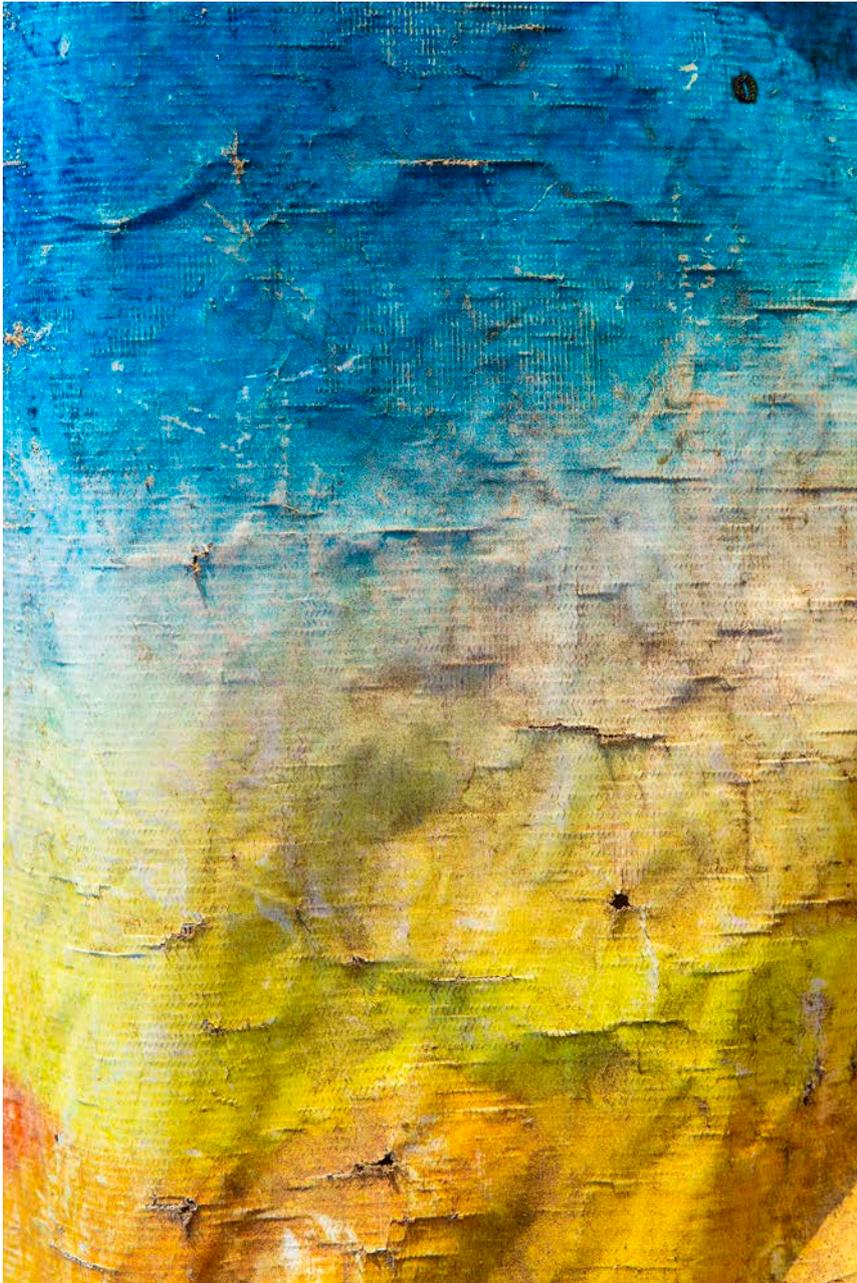
Sarah Girard



Identité visuelle des Journées photographiques de Bienne 2021. Courtoisie Bieler Fototage

Artistes et photographes exposé-e-s en 2021 dans le cadre de *Cracks* – 24^{ème} Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage :

Aline d'Auria (CH), Ang Song Nian (SG), Anthony Ayodèle Obayomi (NG) – Prix Taurus pour les Arts Visuels, Aurore Valade (FR), Catherine Leutenegger (CH), Constanza Piaggio (AR), Eline Benjaminsen (NO), Emmanuelle Bayart (CH), Eva Maria Gisler (CH), Gao Shan (CN), Giorgia Piffaretti (CH) & Sophie Wright (GB) – Espace libre, Guadalupe Ruiz (CH), Karla Hiraldo Voleau (DO/FR), Małgorzata Stankiewicz (PL) – Photoforum Pasquart, Marwan Bassiouni (CH), Mary Maggic (US), Nora Papp (CH), Pierre-Kastriot Jashari (CH) – Enquête photographique Jura bernois, Sébastien Cuvelier (BE), Shinji Nagabe (BR), Thomas Maisonnasse (CH), Concours FNS d'images scientifiques, Schule für Gestaltung Bern und Biel 2. Fachklasse Grafik.



Catherine Leutenegger, *Entanglement*, 2020. Courtoisie Bieler Fototage

Sarah Girard (1978, CH) est directrice du festival *Les Journées photographiques de Bienne* depuis 2018. En 2019, elle a contribué au lancement de l'Enquête photographique Jura bernois 2019-2021. Elle fait partie de plusieurs groupes pour la photographie de la Ville de Genève, du cercle curatorial de Photobasel, de la commission de la Fondation bernoise pour la photographie, le film et la vidéo et elle est régulièrement experte dans le cadre de prix photographiques et pour des lectures de portfolios. Depuis 2018, elle est également chargée de cours pour le programme d'études en médiation culturelle zurichois Kuverum. En juin 2021, elle a rejoint le conseil d'administration du journal *Le Temps* et *Heidi.news*.

Artiste et photographe de formation (BA, HEAD, Genève, 1997-2001 ; MA, Goldsmiths College, Londres, 2002-2003), elle a obtenu un MAS en gestion culturelle à l'Université de Bâle en 2015. De 2015 à 2018, elle a conçu les programmes culturels pour les écoles du canton de Genève en tant que conseillère culturelle pour le programme *Ecole&Culture*. En 2016, elle a piloté le lancement de la plateforme de médiation culturelle *Rose explose* pour le tram *Monochrome rose* de Pipilotti Rist à Genève.



Catherine Leutenegger, *Entanglement*, 2020. Courtoisie Bieler Fototage

La rencontre entre Sarah Girard et Nassim Daghighian a eu lieu à Bienne, le vendredi 28 février 2020 ; la 24^{ème} édition du festival prévue pour mai 2020 ayant été reportée d'une année, l'entretien a été mis à jour en mai et en décembre 2021.

Nassim Daghighian : Dans ton parcours professionnel, quels sont les éléments marquants en lien avec la photographie ?

Sarah Girard : J'ai d'abord été plongée dans le milieu de l'art puisque que j'ai obtenu un Bachelor en Arts à Genève (HEAD) puis un Master à Londres (Goldsmiths College). Comme je suis une personne assez analytique, pendant mes études d'art, j'ai testé plusieurs médiums. Je me suis assez vite rendu compte que le médium photographique, qui peut être à la fois très simple dans la réalisation et très complexe conceptuellement, m'intéressait beaucoup. C'est également un médium à la frontière de différentes disciplines, qui est sans cesse questionné en tant que moyen d'expression artistique (photographie de presse, photographie d'art ou photographie publicitaire par exemple). Je m'intéresse à la manière avec laquelle une image photographique est perçue – en fonction d'un bagage culturel, du contexte dans lequel elle est donnée à voir ou à consommer, – et comment elle gagne en densité, au fil des années.



Emmanuelle Bayart, *Dans les plis de la ville*, 2012-2018. Courtoisie Bieler Fototage

SG : On peut toujours retrouver du sens à une photographie en fonction de ce qui se passe dans la société, dans nos vies, dans le contexte des nouvelles technologies ou de crises. À l'ère du numérique, le statut de la photographie a complètement changé : la notion de figer un moment a presque disparu puisque l'image photographique se retrouve finalement toujours dans un flux. L'arrivée du COVID a également énormément changé notre rapport à l'image et à la représentation.

ND : Tu as donc eu une pratique photographique dans les années 2000 et 2010 ?

SG : Oui. J'ai d'ailleurs exposé aux Journées photographiques de Bienne en 2007 dans le cadre de la thématique des Non-lieux. J'avais un travail de photographie plasticienne, pour lequel j'ai développé des séries d'images. *Rémanence*, le travail que j'ai présenté dans le cadre du festival, traitait de la manière avec laquelle un lieu est marqué par son usage. Je suis partie à la recherche des traces laissées par les patient-e-s dans les cabinets de psychanalyse afin de tenter, par l'image, de révéler ce qui s'était raconté dans les lieux. Cette série abordait donc à la fois la question de l'image comme révélateur mais aussi comme réceptacle, c'est-à-dire qu'elle offrait aussi aux spectateur-trice-s une surface de projection pour leurs propres histoires. Ce qu'une image peut donner à voir, révéler, cacher ou recevoir me fascine.

À cette époque, j'ai également commencé à m'impliquer dans de nombreux projets de médiation culturelle. J'ai par exemple conçu *Saveurs partagées*, un projet participatif qui a donné naissance à un livre, réalisé en 2009 en collaboration avec l'historienne de l'art Séverine Fromaigeat. Nous sommes parties à la rencontre de plusieurs habitant-e-s de la commune de Plan-les-Ouates pour recueillir des recettes de cuisine et réaliser ainsi un portrait de la commune, qui parlait de ses habitant-e-s, de leurs pratiques culinaires et des histoires que ces pratiques véhiculent et révèlent. Ce livre était aussi une manière de créer un objet hybride, à la frontière du livre de cuisine, du journal intime et du guide touristique.



Emmanuelle Bayart, *Dans les plis de la ville*, 2012-2018. Courtoisie Bieler Fototage

SG : À l'époque, comme j'avais une activité d'enseignante d'art et de photographie à temps partiel, je reliais souvent ma pratique artistique à différentes activités pédagogiques ou de médiation culturelle. Je conçois l'art comme un outil qui permet le mouvement de la pensée et surtout de questionner nos représentations du monde.

Après une dizaine d'années d'engagement comme artiste indépendante et enseignante d'art, j'ai eu envie d'évoluer, de travailler à un niveau plus conceptuel, stratégique et d'élargir mon territoire professionnel à la Suisse allemande. J'ai commencé à étudier à l'Université de Bâle, pour suivre un Master (MAS in Kulturmanagement) de 2013 à 2015 afin de développer des compétences dans le domaine organisationnel et administratif de la culture. En 2015, j'ai été engagée comme conseillère culturelle à l'État de Genève, une occasion très intéressante pour moi de lier mon intérêt pour la culture, et pour sa transmission, et de mettre en pratique les compétences que j'avais acquises durant mes études à Bâle.

Pendant trois ans, j'ai ainsi conçu les programmes culturels pour les écoles du secondaire I dans tous les domaines artistiques, excepté la musique. Dans ce cadre, j'ai eu des contacts avec des photographes, artistes, danseurs, metteurs en scène, comédiens, théâtres, associations artistiques sociales et scolaires. La scène genevoise des arts vivants est très active et passionnante.

La problématique de la représentation, qui m'intéresse toujours, est d'interroger de quel point de vue nous voyons les choses. Comment peut-on amener des représentations culturelles dans le milieu scolaire ou dans l'espace public ? Comment le monde de la culture peut-il s'ouvrir pour devenir plus accessible aux élèves et comment les enseignants et leurs classes pourraient élargir leur manière de voir, grâce à l'art et à la culture ? Comment ouvrir les esprits, ne pas rester cloisonné-e-s dans un type de représentation mais essayer d'envisager un problème, une situation, une image, une culture, d'une autre manière, d'un autre point de vue.



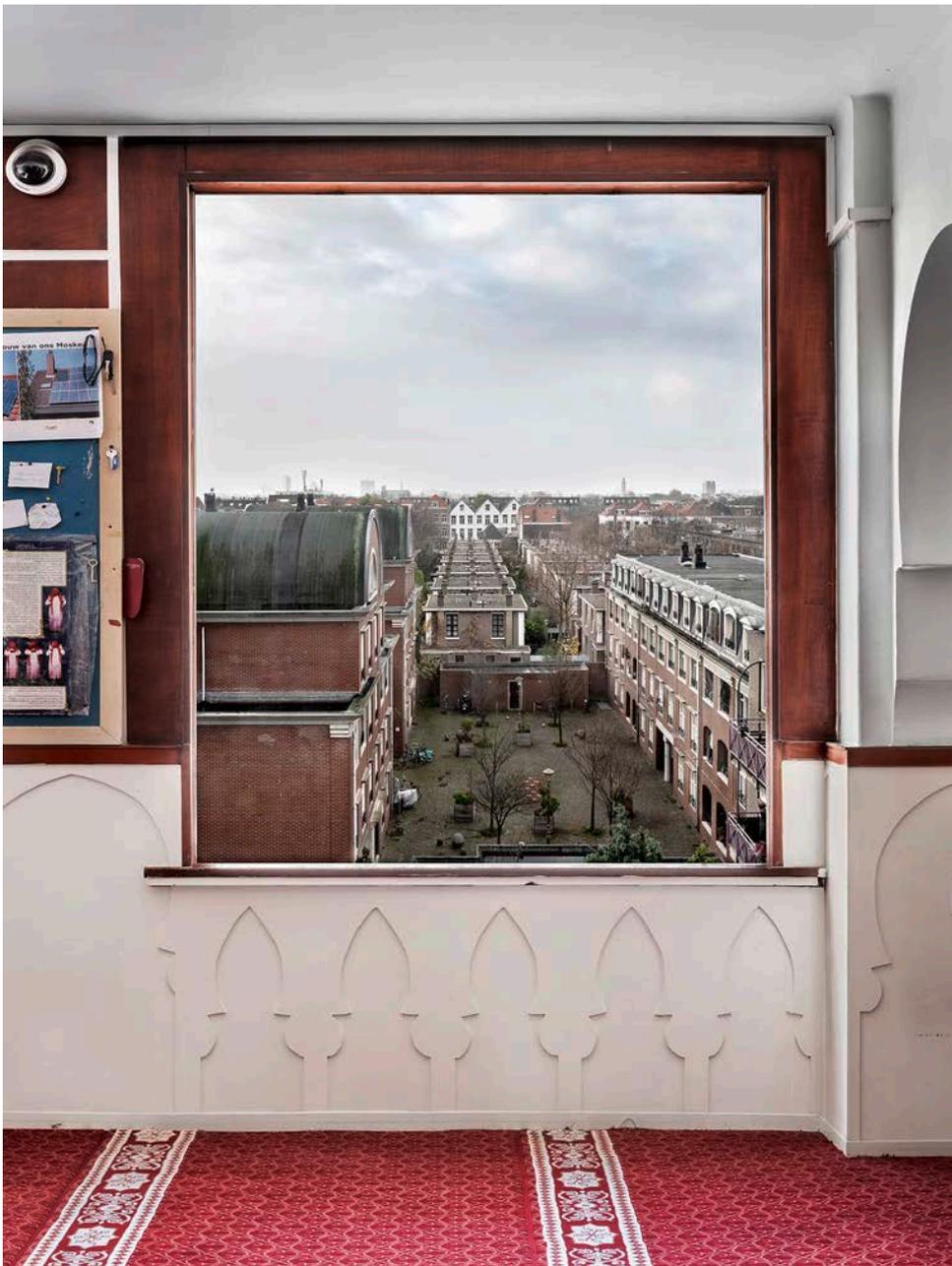
Marwan Bassiouni, *New Dutch Views*, The Netherlands, 2018. Courtoisie Bieler Fototage

ND : Quels aspects du poste de directrice du festival t'intéressaient le plus au moment où tu as postulé ?

SG : J'ai proposé un projet de Festival-réseau, qui a pris forme avec les réalités du terrain et qui gardait en son centre la photographie contemporaine en travaillant à de multiples niveaux, avec une programmation occupant des lieux aux identités différentes, de manière à pouvoir toucher différents publics. Je pense qu'un festival a la tâche de toucher un large public et d'avoir une diversité – *Vielfältigkeit* en allemand, – de multiples facettes pour garder une énergie. C'est un événement qui ne devrait pas rester cloisonné au milieu culturel mais le relier à l'extérieur, générer une dynamique entre les espaces institutionnels et la cité.

Pour le festival, j'ai donc proposé une programmation qui tenait compte de plusieurs publics, faisait participer les spectateur-trice-s de manières différentes, en amont du festival, en mettant en place des projets de médiation sur le long terme aussi bien que sur le court terme. Donc avoir des temporalités, des publics et des lieux différents de manière à proposer une programmation diversifiée mais qui garde toujours comme centre la photographie contemporaine.

Il était très important pour moi non seulement de respecter le patrimoine qui avait été développé par mes prédécesseur-e-s pendant plus de vingt ans, mais aussi d'apporter une nouvelle dynamique collaborative.



Marwan Bassiouni, *New Dutch Views*, The Netherlands, 2018. Courtoisie Bieler Fototage

SG : À nouveau, les collaborations demandent souvent aux partenaires de sortir de leur zone de confort afin de trouver des solutions, de construire ensemble. La collaboration dans le milieu culturel était d'ailleurs le sujet de mon travail de diplôme à l'Université de Bâle. C'est une problématique qui me tient à cœur. Je pense qu'aujourd'hui une institution culturelle doit se penser en complémentarité avec les institutions qui l'entourent. Elle doit être reliée d'une part avec son territoire régional, national, voire international, et d'autre part avec ses publics.

ND : Quels types de pratiques photographiques contemporaines t'intéressent tout particulièrement ?

SG : Par rapport à la dynamique du festival, il me paraît intéressant de réunir un certain nombre de pratiques contemporaines. Par exemple, des pratiques performatives qui se matérialisent à travers l'image photographique ; des pratiques documentaires ; des pratiques plasticiennes, etc. Bien qu'aujourd'hui, les genres s'entremêlent parfois.

Pour moi, ce qui est important est de soutenir la jeune photographie, de permettre aux photographes émergent-e-s de développer de nouveaux projets, d'expérimenter et de leur permettre une rencontre avec la scène nationale et internationale.



Nora Papp, *Selected objects*, 2018-2019, Place de la Fontaine, Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage, *Cracks*, 7.5.–30.5.2021 ; photo : © Daniel Mueller

SG : Le festival se profile donc comme un tremplin pour les photographes, une plateforme qui leur permet un rayonnement en Suisse et à l'étranger. C'est le cas par exemple des deux prix que nous avons contribué à lancer en 2019, le Prix Taurus pour les Arts Visuels et l'Enquête photographique Jura bernois 2019-2020.

Le festival réunit aussi un certain nombre de travaux artistiques autour d'un enjeu qui donne une ligne directrice de réflexion pour les spectateur-trice-s. Par exemple, en 2021, nous avons présenté la première exposition de la zurichoise Nora Papp, qui a étudié en Hollande et crée des images uniquement à partir de filtres Instagram : elle les déconstruit, les transfère dans un fichier Excel, qu'elle vectorise pour créer des images. Ainsi, elle nous présente une matérialisation des effets que nous utilisons tous sur Instagram. Cette pratique photographique en lien avec les réseaux sociaux est montrée volontairement dans l'espace public.

Pour un festival, il est important de réfléchir au contexte dans lequel chaque travail que nous exposons est présenté. D'autres projets ont besoin du *white cube*, c'est-à-dire d'un espace d'exposition muséal, parce qu'ils ont été conçus pour cet univers-là. Dans le cadre de l'édition 2021, il s'agit notamment de l'installation de l'artiste singapourien Ang Song Nian : une chronologie d'images qui reflètent le taux de pollution qu'il y a eu à Singapour suite à des incendies qui ont eu lieu dans des champs de palmiers qui produisent l'huile de palme. Son travail, très conceptuel, reflète l'état du *smog* dans l'environnement urbain au jour le jour, pendant une année. C'est un travail qui fonctionne dans un espace muséal et qui interroge la fragilité de la monoculture et de nos systèmes de production.

Pour illustrer la diversité des pratiques artistiques que nous présentons, il y a aussi l'artiste française Aurore Valade que nous avons invitée à donner un workshop pendant une semaine dans une école. C'est une carte blanche donc je prends des risques par rapport à la programmation et à la production, mais j'accompagne aussi les artistes dans leurs projets. À l'échelle du festival, il n'y a donc pas une pratique contemporaine qui est plus valorisée qu'une autre, si ce n'est une attention particulière à la manière qu'a l'artiste de développer son discours pour qu'il soit intelligible au public et que sa démarche questionne nos pratiques de l'image.



Ang Song Nian, *Hanging Heavy On My Eyes*, 2018, Photoforum Pasquart, Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage, *Cracks*, 7.5.–30.5.2021 ; photo : © Daniel Mueller

ND : Depuis environ quinze ans, les Journées photographiques de Bienne privilégient ainsi l'émergence, au niveau national comme international. Souhaiterais-tu présenter plus de photographes étrangers ?

SG : Nous présentons une vingtaine de photographes dont environ la moitié est suisse et l'autre internationale. C'est un équilibre intéressant qui permet aux Suisses de se confronter à la scène internationale et, pour cette dernière, de découvrir ce qui se fait ici. Cette rencontre de pratiques permet de créer un dialogue et une bonne visibilité à toutes et tous. Bienne a une place centrale en Suisse, qui permet de générer des collaborations qui viennent de toutes les régions linguistiques. Il y a donc également une diversité au niveau national. Il importe aussi de valoriser autant les femmes que les hommes ; ce qui devient heureusement plus facile car elles ont une meilleure visibilité qu'il y a quelques années. La sélection des photographes nécessite ainsi des choix judicieux, qui pourraient être "contraignants" afin d'avoir une programmation équilibrée, afin d'articuler un discours qui a du sens au fil des expositions.

ND : En ce qui concerne les photographes internationaux, y a-t-il des contraintes liées au budget ?

SG : Etant donné que le festival doit générer les deux tiers de son budget annuel, en plus des subventions publiques qu'il reçoit chaque année de la ville de Bienne et du canton de Berne, les finances représentent une grande partie de mon travail. Sans sponsors ni partenariats, nous ne pouvons pas réaliser d'exposition. D'autant plus que j'ai instauré des honoraires d'artistes en 2019 afin de valoriser leur travail, sans pour autant bénéficier d'une augmentation de notre subvention de base. Seulement une majeure partie de l'organisation est prise en charge (loyer, salaires fixes) par notre subvention annuelle. La programmation doit donc être développée en tenant compte du financement des projets, afin d'assurer leur faisabilité. Ceci nécessite de penser de manière stratégique : pour chaque projet, il s'agit de trouver un financement. Notre travail de sponsoring est réparti sur presque toute l'année.

Nous avons donc une stratégie de financement pour le festival dans sa globalité, mais aussi pour chaque projet. J'ai développé beaucoup de collaborations et de partenariats avec des institutions qui ont des identités différentes car c'est un moyen de rendre possible ou visible des projets en mutualisant des ressources.



Karla Hiraldo Voleau, *A Man in Public Space*, 2020, Photoforum Pasquart, Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage, *Cracks*, 7.5.–30.5.2021 ; photo : © Daniel Mueller

SG : L'Enquête photographique Jura bernois est un bel exemple de partenariat, puisque la collaboration entre quatre institutions nous a permis de lancer le projet ; c'est-à-dire d'offrir un prix au photographe et de lui proposer un parcours complet : une exposition dans l'espace public grâce au fOrum culture, une exposition aux Journées photographiques de Bienne, une publication de la revue *Intervalles*, un archivage des images à la Fondation Mémoires d'Ici, à Saint-Imier, puis une monstration à Genève, dans le cadre de NO'PHOTO.

Fin mars 2020, nous avons été un des premiers festivals à reporter notre événement en raison du COVID. J'ai dû développer un plan de crise, trouver les moyens de survivre sans les deux tiers de subventions annuels que nous générons grâce à la réalisation d'une édition. J'ai donc décidé très rapidement de reporter toute la programmation à mai 2021 pour avoir une nouvelle perspective, mais aussi de parler de « report » plutôt que d'« annulation », de manière à avoir un discours constructif. J'ai aussi mis le festival en hibernation pendant six mois. Heureusement, petit à petit des indemnités se sont mises en place. Ça a été une année très administrative et remplie de doutes. Mais nous avons maintenu le cap et nos efforts ont été récompensés. De plus, la thématique qui abordait des questions de « rupture » dans notre société a pris encore plus de sens à travers la crise que nous traversons. En 2021, nous avons bénéficié d'une fréquentation exceptionnelle avec plus de 10'000 festivalier-ère-s, un record dans l'histoire du festival. Je suis donc assez confiante en nos capacités à trouver des solutions pour survivre.

ND : L'émergence est-elle le critère principal de la ligne artistique ? Comment définis-tu celle-ci ?

SG : Il me semble important de proposer chaque année d'une part, un thème qui révèle des enjeux de société et d'autre part, une programmation qui présente la diversité des pratiques photographiques contemporaines. C'est une articulation complexe. Pour donner un exemple, la question du genre a été traitée cette année dans trois travaux différents, dont celui de Karla Hiraldo Voleau. En 2021, nous avons aussi traité les questions de l'impact climatique et de la rupture familiale. L'artiste chinois Gao Shan, complètement autodidacte, montrait un travail sur sa mère adoptive. Sa série de photographies *The Eighth Day* parle de rupture, d'abandon, mais aussi de la possibilité de créer de nouveaux liens, grâce à de nouvelles références culturelles ou familiales.



Karla Hiraldo Voleau, *A Man in Public Space*, 2020. Courtoisie Bieler Fototage

SG : En général, un-e photographe émergent-e utilise des ressources et moyens contemporains pour traiter de problématiques actuelles, pour aborder des sujets d'actualité. C'est dans ce sens-là que j'entends le terme d'émergence : un regard nouveau sur une problématique sociétale contemporaine.

Dans le cas du Prix Taurus, nous avons présenté le travail en cours d'Anthony Ayodèle Obayomi (Nigeria), qui traite de la question de la manipulation des populations à travers les jeux d'argent et la religion. Pour l'Enquête photographique Jura bernois, Pierre-Kastriot Jashari traite de la question de l'appartenance à un territoire. Pour le festival, soutenir l'émergence réside aussi dans le fait de donner une visibilité à un processus créatif et de prendre des risques en soutenant celui-ci. Ce fut le cas avec l'artiste franco-dominicaine Karla Hiraldo Voleau qui montrait un travail inédit. Son projet s'est d'ailleurs exporté en Belgique et en France grâce à la visibilité que lui a permis le festival.

L'émergence de nouvelles idées, de quelque chose qui n'est pas forcément accompli mais fait partie d'un processus de création vivant, parfois encore fragile, m'intéresse. L'émergence est possible si les projets en cours des artistes peuvent bénéficier d'une visibilité avant d'être aboutis. Favoriser l'émergence c'est donc peut-être de s'engager à accompagner un processus de création qui permettrait aux projets, grâce à une exposition, de bénéficier du regard des spectateur-trice-s pour évoluer. J'aime bien cette image du festival comme institution active dans le cadre d'un processus créatif dans l'espace (à travers la collaboration avec différents lieux et institutions) et dans le temps, à travers cette idée de faire partie d'une dynamique créative qui évolue et se transforme petit à petit.



Anthony Ayodèle Obayomi, *Give Us This Day*, 2019-en cours, Prix Taurus pour les Arts Visuels, Nouveau Musée Bienne, Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage, *Cracks*, 7.5.–30.5.2021 ; photo : © Daniel Mueller

ND : Pour les deux éditions que tu as entièrement conçues, tu as proposé une thématique : *Flood* en 2019 et *Cracks* en 2021. Comment procèdes-tu pour le choix du titre, du thème, et pour la sélection des artistes ? Où cherches-tu des projets innovants ?

SG : Je parlerais plutôt d'un titre que d'une thématique : on part sur une idée de départ et ensuite les artistes la développent de manière différente, alors qu'un thème est quelque chose qu'on illustre. Ainsi, j'ai envisagé *Cracks* plutôt comme un titre qui permet de parler de rupture. Les questions que (se) posent les artistes se matérialisent sous des formes et des pratiques photographiques très différentes.

Pour la première édition que j'ai conçue, en 2019, l'idée était d'associer un nouveau projet de médiation culturelle à la programmation, d'ouvrir celle-ci à la performance et à d'autres domaines, qui viennent dialoguer avec la photographie. J'ai ainsi choisi la thématique *Flood* qui à la fois questionne le statut des images aujourd'hui, dans ce flux de production comme de consommation d'images, mais aussi interroge le statut de la photographie, s'ouvre à d'autres formes d'expression.

L'idée du festival est d'amener chaque année un événement qui permette de débattre de la photographie. Cette année-là, nous avons convié les photographes à discuter des enquêtes photographiques romandes qui offrent une forme de soutien régional aux photographes. L'image scientifique a aussi fait l'objet d'un débat entre personnalités de la science et du milieu de la recherche.

Pour concevoir une édition, je reste à l'écoute du terrain, des préoccupations du monde contemporain, des artistes, des photographes et de l'actualité. J'essaie de définir en premier une ligne directrice qui me semblerait pertinente en lien à l'actualité, à des questions sociétales. Les enjeux que j'aborde se développent donc à la fois à travers ma sensibilité personnelle et l'écoute des sujets traités et discutés dans le monde qui m'entoure. Donc je teste mon concept sur le terrain en discutant autour de moi, en consultant internet, en lisant l'actualité dans la presse, à travers diverses lectures, dans des expositions, des festivals et des foires, des prix de photographie ou des lectures de portfolios, parfois dans des films. J'essaie de multiplier les sources. Il y a aussi des artistes que je suis depuis des années et avec lesquel-le-s je dialogue régulièrement. Le titre, je le trouve plus tard. Il cristallise le tout dans un seul mot. Un mot qui évoque un processus.



Pierre-Kastriot Jashari, Enquête photographique Jura bernois 2019-2020, Nouveau Musée Bienne, Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage, *Cracks*, 7.5.–30.5.2021 ; photo : © Daniel Mueller

SG : Ce qui est intéressant pour le public est la manière avec laquelle les propositions sont articulées afin de donner du sens à une problématique, comme celle de la rupture en 2021 : autour de questions sociétales, économiques, politiques, écologiques, familiales ou de genres. Ainsi différents phénomènes de société sont abordés autour de la problématique de départ. Le coronavirus a provoqué une rupture au niveau de la vie quotidienne mais aussi en termes de visions politiques, économiques, personnelles, physiques et psychiques. Il me semblait intéressant d'interroger la question de la rupture dans différents contextes.

ND : Peux-tu me parler plus en détails de la 24^{ème} édition du festival intitulée *Cracks* ?

SG : Dans l'actualité comme chez les photographes, j'ai remarqué que la question de la rupture apparaissait de manière récurrente. Je trouvais intéressant d'aborder cet enjeu à la fois comme une faiblesse et comme une force. Walter Benjamin, dont j'ai la plupart des ouvrages dans ma bibliothèque, a écrit que toute connaissance doit contenir un grain de non-sens ; dans la fêlure contenue dans chaque connaissance se trouverait le décisif, quelque chose de déterminant. Henri Cartier-Bresson, lui, a parlé de « l'instant décisif » en photographie. " Car au fond, le *décisif* n'émerge-t-il pas de la brèche ou de la fêlure ? " La dernière phrase du texte de présentation de la 24^{ème} édition évoque à la fois Benjamin et Cartier-Bresson. Un penseur et un photographe.

Il me semblait donc important de questionner la rupture comme un élément qui peut générer un changement. Les pratiques photographiques actuelles, elles aussi, peuvent proposer des changements de perspective et nous aider à mieux comprendre une problématique. L'image elle-même est une rupture. Grâce à mes différentes recherches et réflexions, traiter de la rupture m'est apparu comme pertinent, à la fois du point de vue des enjeux de société actuels, mais aussi par rapport aux questions soulevées par le médium photographique, qui circule aujourd'hui sans jamais s'arrêter. La photographie peut-elle encore être un moment de rupture ?

Dans son projet *The Eighth Day*, l'artiste chinois Gao Shan réalise dans un appartement de 70 m² et sur plusieurs années, des images peu flatteuses de sa mère adoptive, entre amour fusionnel et détestation, confrontation. Comme le suggère le titre, il fut adopté huit jours après sa naissance. Ce projet ouvre une réflexion sur la relation mère-enfant, entre continuité du lien et rupture pour pouvoir évoluer.



Gao Shan, *The Eighth Day*, 2019. Courtoisie Bieler Fototage

SG : Karla Hiraldo Voleau, elle, s'est travestie en homme pour s'observer dans une double perspective, en tant que femme dans la peau d'un « alter ego masculin ». Elle joue sur les questions de représentations et d'identités de genre. La photographie est l'un des moyens de générer du débat, de se poser des questions sur le monde et sur soi.

ND : Vois-tu un fil conducteur entre les deux éditions des Journées photographiques de Bienne que tu as élaborées ? Y a-t-il une identité artistique que tu souhaites donner au festival ?

SG : Dès le début, j'avais l'idée d'ancrer le festival avec des projets locaux, mais d'avoir en même temps une programmation au niveau suisse et international. La diversité fait maintenant partie de l'identité du festival, à tous les niveaux. Il y a aussi l'envie d'interroger des enjeux de société à travers la photographie et les différentes pratiques de l'image. Nous collaborons avec des lieux pour toucher différents publics (musées, galeries, cafés, espace public, en ligne, etc.). Et les titres évoquent toujours un processus.

ND : Pourrais-tu nous en dire plus sur l'Enquête photographique Jura bernois, initiée par le festival en collaboration avec le fORum culture, la fondation Mémoires d'Ici et la revue *Intervalles* en 2019.

SG : Le festival avait donné une visibilité aux enquêtes photographiques en 2019. Je me suis rendu compte que c'était une pratique régionale de soutien qui était spécifique à la Suisse romande. En préparant l'exposition, j'ai constaté l'intérêt des autres partenaires du projet pour le Jura bernois. Les envies et attentes communes, l'énergie pour la mise en œuvre du projet et sa visibilité pendant le festival ont joué un rôle important. Nous avons invité Urs Stahel, co-fondateur du Fotomuseum Winterthur, à faire partie du jury, parce qu'il a une grande expérience de la photographie mais aussi pour faire connaître l'enquête en Suisse alémanique. À titre personnel, c'était assez touchant pour moi de lancer cette enquête du Jura bernois, mon papa étant originaire de Moutier et décédé en décembre 2019. Le fait que Moutier se soit ensuite séparé du canton du Jura bernois en 2021 est aussi intéressant. Cet événement a amené la question de la rupture géographique et politique au cœur de l'enquête. Nous avons réussi à développer une collaboration au niveau régional avec une intéressante complémentarité entre les supports de monstration (affiches, exposition, publication et archivage) et les ressources financières (prix de CHF 10'000.-). L'idée serait de lancer une nouvelle enquête tous les trois ans environ. Nous allons tirer un bilan à la fin du projet et voir comment nous pouvons trouver des ressources pour pérenniser cette enquête.



Gao Shan, *The Eighth Day*, 2019. Courtoisie Bieler Fototage

SG : Une des spécificités du festival est justement de tisser de nouveaux liens et des collaborations pour favoriser une diversité des modes de monstration. Depuis trois ans nous travaillons avec la HEP-BEJUNE (Haute Ecole Pédagogique Berne, Jura, Neuchâtel) qui a permis cette année à Aurore Valade (France) d'effectuer une résidence d'artiste au Gymnase français de Bienne, d'exposer et de publier ses images dans la revue *Enjeux pédagogiques*. Dans le cadre de ce projet également, la double visibilité me semble intéressante.

ND : Est-ce que les Journées photographiques vont collaborer à long terme avec la Fondation Taurus dans le cadre du Prix Taurus pour les Arts Visuels, concours biennal dédié à un territoire différent à chaque édition ?

SG : Nous avons été contacté·e·s pour le lancement du premier Prix Taurus dont la vision est de collaborer à chaque édition du prix avec d'autres institutions. Depuis, la deuxième édition a d'ailleurs été lancée. Le lancement de cette première collaboration était une phase de test pour tous les partenaires, où tout était à définir, ce qui est assez intense. Pour le festival, il me semble important d'avoir un bon équilibre entre le lancement de nouveaux projets en partenariat et la programmation d'expositions. Nous n'avons malheureusement pas suffisamment de ressources pour fonctionner plus comme un laboratoire.

ND : As-tu d'autres partenariats importants à mentionner pour l'édition 2021 ?

SG : Il y a le Concours FNS d'images scientifiques organisé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique. Le festival est ouvert aux pratiques de la photographie qui sortent du milieu de l'art et impliquent différents publics, mais toujours en proposant un dialogue avec des artistes professionnels. Grâce à une collaboration avec le label METEO, un·e musicien·ne est chaque année invité·e à revisiter les images du concours scientifique pour composer un set musical. On propose ainsi un regard artistique sur des images d'amateurs. Il y a aussi la collaboration avec les lieux d'exposition chaque année qui est très importante. Là aussi, il me semble primordial d'intégrer la photographie dans des institutions qui ont des identités différentes, et pas uniquement dans les institutions culturelles.



Pierre-Kastriot Jashari, Enquête photographique Jura bernois 2019-2020, Promenade de la Suze, Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage, *Cracks*, 7.5.-30.5.2021 ; photo : © Daniel Mueller

ND : Quelle est ta vision de la médiation culturelle et de l'organisation d'événements parallèlement aux expositions du festival ?

SG : Comme pour la programmation d'expositions, l'idée est d'inviter des artistes ayant les mêmes problématiques que les photographes mais s'exprimant dans d'autres domaines d'expression tels que la performance, en partenariat avec Lokal-int et avec le théâtre Nebia. En 2021, j'ai aussi invité Culturadio, qui proposait un projet de médiation culturelle sous forme de podcasts réalisés dans le cadre du festival pour susciter le débat autour de l'image. Les étudiant-e-s de l'Institut littéraire suisse créent aussi chaque année un projet littéraire.

J'envisage le festival comme un moment d'effervescence, d'échanges entre les personnes, professionnels et amateurs de l'image, et différents médiums. Mon idée est de créer une dynamique autour du festival pour que les gens se réapproprient ce qui est donné à voir. Les collaborations avec d'autres formes d'art permettent aux institutions culturelles, notamment dans les arts vivants, de montrer certains projets qui ont un lien particulier avec l'image. En 2019, une dynamique collaborative a été instaurée et a généré des propositions intéressantes de la part des institutions. Les titres de chaque édition, eux, évoquent toujours un mouvement, un processus.

ND : As-tu des projets que tu souhaites mettre en place pour les éditions à venir ?

SG : La réflexion sur la complémentarité du monde analogique et du monde digital me semble complexe mais passionnante. Mon objectif est d'avancer avec ces questions et de tester des nouvelles choses. Pour la 25^{ème} édition qui ouvrira ses portes en mai 2022, j'ai conçu un nouveau site internet en collaboration avec nos graphistes B&R. Cette plateforme en ligne vise à améliorer la visibilité des photographes qui participent au festival ainsi qu'à redonner une visibilité aux archives du festival. Cette démarche nous permettra ensuite de réactiver ces archives à travers différentes actions, à définir encore. Quant aux enjeux de la 25^{ème} édition, il s'agira d'interroger les processus de restauration et de réparation à travers l'image, sous le titre *Recover*. Je souhaite aborder une thématique rassembleuse et réparatrice, en réponse à la polarisation actuelle de notre société. Le festival aura lieu du 6 au 29 mai 2022.

ND : Je me réjouis de découvrir cette prochaine édition. Merci beaucoup !



Vvisite guidée de la 24^{ème} édition des Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage, *Cracks*, 7.5.–30.5.2021 ; photo : © Bieler Fototage